

La cuirasse de Jack dans l'œil de **Louis Hamelin**  
Page F 5



**Louis Cornellier** sur deux femmes de conscience  
Page F 6

# LIVRES

CAHIER F > LE DEVOIR, LES SAMEDI 26 ET DIMANCHE 27 MARS 2016



Hervé Bouchard est écrivain et professeur de lettres au cégep de Chicoutimi.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

## Hervé Bouchard chez les abrasifs

Deux livres s'ajoutent à la constellation dramatique en expansion de l'écrivain

ALEXANDRE CADIEUX

**A**ristote dit: «*Appartient au domaine de la pensée tout ce qui doit être produit par la parole.*» Boileau dit: «*Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer / De ce qu'il veut, d'abord, ne sait pas m'informer.*» Bouchard dit: «*L'incroyablement comme du conte, oui. La représentation d'une chose qui n'est rien sinon sa représentation.*»

En cette ère d'impureté, d'inter-, de post- et de méta-, on n'écrit plus guère de ces traités normatifs sur la composition et le déploiement des œuvres littéraires et dramatiques que les Anciens appelaient «*poétiques*», sinon pour les pasticher. Hervé Bouchard s'y est risqué, en quelque sorte: c'était en 2006, il y a dix ans donc, la même année où paraissait *Parents et amis sont invités à y assister*, «*drame en quatre tableaux avec six récits au centre*», Grand Prix du livre du Montréal et Prix du roman 2006 du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Cette poétique, donc, est un texte en 91 fragments paru dans la revue *Liberté*; intitulé «*Abrasifs*», il aborde l'art de l'acteur. Y sont nommément convoqués Aristote et le Paradoxe sur le comédien de Diderot; y circulent librement, en fantômes, Samuel Beckett et Valère Novarina, grands dramaturges de la parole et modèles bouchardiens. On y fait aussi référence, en guise de point final, à un mystérieux Salon des abrasifs.

*Le faux pas de l'actrice dans sa traîne*, «*drame en trois scènes avec deux chants en guise d'indications*» qui paraît à l'instant au Quartanier, nous éclaire un peu sur ledit Salon: entreprise commerciale, certes, mais où il serait

possible de suivre des ateliers sur la déformation de l'acteur. Il faut comprendre que quand on dit ici éclairage, on parle d'une variation dans l'angle et l'intensité de l'exposition, et non du fait que cette nouvelle pièce apporte une manière d'éclaircissement. Constellation littéraire en constante expansion et au centre de laquelle Mailloux (2002) fait figure de Big Bang, l'œuvre d'Hervé Bouchard est faite d'excroissances qui se répondent et se traversent.

Les lecteurs de *Parents et amis...* reconnaîtront ici, non pas la veuve Manchée elle-

même avec sa robe de bois, son absence de bras et ses nombreux enfants, mais bien la comédienne appelée à la jouer dans une éventuelle production scénique, laquelle, dans le réel, se fait toujours attendre. «*La personne qui tiendra le rôle de l'actrice, il faut la trouver parmi les personnes qui ont vécu des choses qu'elles ressentent avec amertume*», entend-on dans le «*Chant premier des indications*», où il est précisé du même souffle

qu'une telle personne ne devrait pas être très difficile à trouver...

De la préparation de cette pièce, qu'on monte peut-être pour vrai ou alors seulement par petit jeu cruel, on entendra une rencontre de production, une séance d'audition et une période de répétition. Ce sont des pans entiers de *Parents et amis...* qui reviennent ici, travaillés, remis en bouche. Figure mouvante, le directeur-metteur en scène change de dénomination à chacune de ses répliques, la somme de ses identités formant une galerie iconoclaste comme seul le citoyen de Jonquière peut en composer: il sera tour à tour le

VOIR PAGE F 2: ABRASIFS



### LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Revers de fortune

Martine Desjardins raconte l'histoire tordue d'une passion destructrice pour l'argent

CHRISTIAN DESMEULES

«*Les murs ont des oreilles*», «*L'épave d'un vieux diction paranoïaque. De manière imagée, les maisons peuvent aussi parfois avoir en propre un cœur, une âme, une vie.*» Martine Desjardins donne à la sienne une voix, littéralement, dans *La chambre verte*, son cinquième roman. Une maison qui raconte elle-même l'histoire bien tordue de la passion destructrice pour l'argent qu'elle a abritée.

On connaît les penchants de l'auteur de *Maleficium* (Alto, 2009) pour les univers rapportés, les intrigues à l'atmosphère victorienne colorées d'accents gothiques. Dès son premier roman, *Le cercle de Clara* (Leméac, 1997), campé dans une Nouvelle-Écosse imaginaire à la

fin du XIX<sup>e</sup> siècle autour d'une morphinomane neurasthénique, le ton était donné. Isolement, solitude, passions hors normes et cabinets de curiosités.

Au cœur de ce nouveau roman, protagoniste qui en assure aussi de façon originale la narration, se trouve une vieille maison de Mont-Royal, ancienne « *cité modèle* » aujourd'hui avalée par Montréal où l'écrivaine est née en 1957. Surnommée « *l'Enclave* », la ville a été imaginée en 1910 par la Canadian Northern Railway afin de rentabiliser le percement d'un tunnel de cinq kilomètres sous le mont Royal. Théâtre d'intrigues politiques et de magouilles immobilières, Martine Desjardins en profite pour retracer les origines de cette ville à l'urbanisme singulier.

Plus de 80 ans après sa construction, la découverte d'un cadavre momifié dans une chambre forte de cette maison bourgeoise — la « *chambre verte* » du titre —, serrant entre ses dents une brique d'argile et une pièce de monnaie, est l'occasion de remonter dans le temps et de faire connaissance avec la famille qui l'a fait construire et y a longtemps vécu.

Fils d'un fermier suce-lacenne qui a su vendre chèrement son bien lorsque les vautours sont débarqués pour faire main basse sur les terres des environs, le bien nommé Louis-Dollard Delorme a su faire fructifier son héritage. Son épouse, Estelle, comme si

VOIR PAGE F 2: FORTUNE



L'écrivaine québécoise Martine Desjardins

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

**L'EXPOSITION** Relations **une revue engagée dans son époque**

**du 7 MARS au 21 AVRIL 2016**  
 À LA BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DE L'UQAM  
 Pavillon Hubert-Aquin, salle A-M100  
 400, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

Cette exposition retrace la contribution critique et éclairante de la revue *Relations* qui, depuis 75 ans, enrichit les débats et accompagne les luttes sociales du Québec.

75 ANS POUR UNE SOCIÉTÉ JUSTE

REVUERELATIONS.QC.CA

UQAM Service des bibliothèques Université de Québec à Montréal

Canada

## LIVRES

## FORTUNE

SUIITE DE LA PAGE F 1

c'était possible, est encore plus grippé-sou, se contentant de sucer tous les après-midi des pièces de cinq sous en guise de collation, veillant précieusement sur « vingt-six ans de patiente économie, de vols éhontés, d'extorsions, de détournements de fonds, d'avarice vicieuse ».

Hantant la maison comme des recluses, les sœurs Delorme, Morula, Gastrula et Blas-tula, trois vieilles filles « sacrifiées » à l'autel de la conservation du patrimoine et de *La richesse des nations* d'Adam Smith, le prophète du capitalisme.

Et au centre de cette maison, gardant leur trésor mieux que ne le ferait une banque, l'ancienne « chapelle » construite par le patriarche Delorme, le fondateur illuminé et gratteur de cette religion de la cenne noire, aujourd'hui aménagée en chambre forte dont les murs et le plafond sont tapissés de pièces de monnaie, multipliant à l'infini le visage de Sa Majesté. L'endroit sert aussi de confessionnal où « tous les premiers vendredis du mois, les Delorme venaient demander pardon pour leurs menues dépenses ». Le clan a aussi sa prière originale: « Notre Dollar qui êtes précieux / Que votre fonds soit crédité / Que votre épargne arrive / Que votre versement soit fait au Trésor comme aux livres. Donnez-nous aujourd'hui notre intérêt quotidien / Et pardonnez-nous nos dépenses / Comme nous profitons des sous qui nous sont avancés. Ne nous laissez pas succomber à la spéculation / Mais préservez notre capital. Nanti soit-il. »

Mais un jour de 1954, l'arrivée d'une nouvelle locataire, Pénélope Sterling, viendra semer un certain émoi dans la maisonnée. Réalisant avec convoitise que la jeune femme a inventé un jeu de société qui se vend bien, les Delorme vont mettre en branle leur « grande entreprise de séduction », projetant de marier Vincent, leur fils unique, avec cette orpheline dont la dot semble pour le moins bien garnie.

Leurs projets, comme le laisse entrevoir le début du roman, vont toutefois connaître certains ratés. Les fantômes de leur passé reviendront les hanter, jetant ainsi un peu de lumière sur les origines de leur fortune, qui est loin d'être aussi propre qu'un sou neuf.

Autobiographie d'une maison, une maison capable de raconter mais aussi d'agir — ouvrir des portes, secouer ses murs —, *La chambre verte* oscille entre le burlesque un peu caricatural et le fantastique inquiétant. Grossissant les traits de chacun, Martine Desjardins compose une « séraphinade » qui tient en réalité beaucoup plus de la farce que du thriller.

C'est dans cet univers étrange aux fondations pourries qu'évolue une galerie de personnages captivants et bien dessinés, témoins et acteurs des hauts et des bas d'une petite fortune. Une histoire où semble résonner aussi un autre proverbe (aussi fumeux que le premier): « Bien mal acquis ne profite jamais. »

Collaborateur  
Le Devoir

## LA CHAMBRE VERTE

Martine Desjardins  
Alto  
Québec, 2016, 264 pages

## Leçons pour la vieillesse

Janette Bertrand s'en prend à l'exclusion des vieux et appelle à la mixité des âges

DANIELLE LAURIN

La peur de la vieillesse et de tout ce qui vient avec. Peur de mourir, d'être un poids pour sa famille, de manquer d'argent. Peur du changement, de la solitude, du corps qui lâche, de l'Alzheimer... Dans *La vieillesse par une vraie vieille*, Janette Bertrand met le doigt sur ce qu'on refuse de voir en face jusqu'à ce que la vieillesse nous rattrape.

Une dizaine d'années après son autobiographie *Ma vie en trois actes*, et trois romans plus tard, cette féministe de la première heure qui a bravé la Grande Noirceur et contribué à faire tomber bien des tabous nous amène à nous questionner sur la place des vieux dans la société et sur le genre de vieillesse qu'on peut, qu'on veut se donner, alors que l'espérance de vie s'est accentuée.

Comme elle le faisait dans son autobiographie, qui alternait entre son parcours personnel et l'avancée des droits des femmes au Québec, Janette tisse sa toile en passant de son propre cheminement et des préoccupations qui sont les siennes à des observations plus générales sur les comportements sociaux envers les vieux.

Ce n'est pas tant aux personnes âgées comme telles qu'elle s'adresse, qu'à celles qui vont le devenir. Une façon pour elle de nous préparer à ce qui nous attend, à la lumière de ce qu'elle constate, qu'elle a elle-même traversé, traverse encore, elle qui vient de célébrer ses 91 printemps.

« Je pense que vieillir, ça s'apprend... », écrit-elle. Et ce qu'elle a appris, elle veut nous le communiquer à tout prix. Dans un langage simple, accessible, direct. Du Janette tout craché, quoi.

On croirait presque l'entendre parler. Et la voir, toutes voiles dehors, brasser la cage des idées reçues, sur la sexualité des vieux, notamment. Elle se mouille, jusqu'au cou, elle se livre.

Elle nous interpelle, nous pose des questions, émet des opinions, parfois tranchées, qui peuvent faire sourciller. À propos de la prostitution, par exemple, qu'elle perçoit comme un frein au féminisme: « Tant qu'il y aura de la prostitution, il n'y aura pas d'égalité. »

On aurait envie de lui répondre, d'engager la discussion avec elle. On souhaiterait aussi qu'elle évite davantage, au passage, le panneau des généralités. Sur les rapports hommes-femmes, sur les caractéristiques propres à chaque génération...

Mais Janette, c'est Janette. Bouillante, intempéste, parfois. Et naïve, elle l'avoue. Elle revient d'ailleurs sur la controverse suscitée dans les médias à propos de certaines de ses déclarations jugées malheureuses et considérées comme racistes sur la menace intégriste au Québec. Elle en profite pour préciser son propos, elle qui toute sa vie s'est battue pour l'ouverture d'esprit.

À propos de son engagement péquiste à la tête du groupe des Janette dans le cadre de la charte de la laïcité, elle dit que c'était une erreur, qu'on ne l'y reprendra plus. Mais qu'elle a beaucoup appris. Apprendre, même de ses erreurs: ça se fait à tout âge, insiste-t-elle.

Essentiellement, ce qu'elle veut faire passer comme message dans son ouvrage, sans tomber dans l'angélisme, c'est que la vieillesse n'est pas un naufrage. Qu'il y a moyen de s'organiser pour vivre une vieillesse heureuse. Malgré tous les



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Janette Bertrand nous questionne sur le genre de vieillesse qu'on peut, qu'on veut se donner.

irritants, les inconvénients. « Il ne s'agit pas d'idéaliser la vieillesse, mais de l'approprier. »

Elle se sait privilégiée: pas de problème d'argent; un amoureux attentionné, plus jeune qu'elle; des enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants aimants...

Mais ça n'empêche pas le déclin physique, les trous de mémoire, les maux de dos constants, les difficultés à se déplacer. Ça n'empêche pas les moments de découragement, de déprime. Et un sentiment de rejet parfois. « La jeunesse est tellement valorisée aujourd'hui qu'un sentiment de honte accompagne la perte des capacités physiques, comme marcher et courir. »

Ce qui fait pencher la balance, selon elle, c'est la manière dont on rebondit. La façon qu'on a de s'accrocher à la vie. « Plus la mort est proche, plus je suis vivante et plus j'ai le goût de profiter de chaque instant qui me reste à vivre. »

Elle sait bien qu'il y a des personnes gravement atteintes, qui ont perdu toute autonomie, qui n'ont plus toute leur tête. Des vieilles personnes qui ont besoin de soins constants. C'est de toutes les autres, dont elle-même, qu'elle parle.

## Contre l'âgisme

Elle s'en prend à la façon dont on infantilise les vieux. Elle dénonce les choix qu'on leur impose. Que leur imposent leurs enfants, très souvent, pour se rassurer eux-mêmes. Elle s'insurge contre la ghettoïsation dans les résidences pour vieux et prône la mixité des âges: « Je suis certaine qu'on s'épanouit mieux en étant entouré de personnes de tous âges et de toutes conditions », insiste-t-elle.

Elle en fait un combat: « On a beaucoup parlé du Québec inclusif, mais quand parle-t-on de l'inclusion des vieux dans le Québec? » Ça vaut sur tous les plans. Il s'agit de faire tomber ces « compartiments que la société impose », de contrer l'exclusion qui commence à la retraite. « Il est injuste qu'à partir d'un certain âge nous soyons jugés plus selon notre âge que selon nos compétences. » Bref, elle appelle à un dialogue égalitaire entre les générations.

Elle ne se gêne pas non plus pour semoncer les vieux repliés sur eux-mêmes qui maugréent à cœur de jour contre leur condition. Elle dit que le bonheur, ça se cultive. Et que

tous les petits bonheurs sont à savourer.

Simple comme bonjour, à première vue, les conseils prodigués par cette « vraie vieille ». Mais parce que ça vient d'une « vraie vieille », justement, parce qu'elle ne fanfaronne pas, ni ne conceptualise à outrance, parce que Janette, c'est Janette, authentique comme toujours, et bienveillante, et chaleureuse, on se laisse convaincre.

## Le moteur de sa vie

Bien sûr, elle, elle a l'écriture. Sa bulle. Sa façon de se sentir utile aussi. « Je veux me rendre utile, pas juste à mon conjoint, à ma famille ou à tous ceux qui me suivent, mais à la société. »

À propos de ses livres, ce que dit cette femme de télé qui s'est lancée sur le tard dans l'écriture romanesque après avoir échoué à concrétiser certains de ses scénarios mérite d'être souligné. Que l'on soit d'accord ou pas avec elle. « J'écris pour susciter une discussion, pour partager ce que j'apprends », note-t-elle. Ajoutant: « Je n'écris pas pour faire de la littérature, j'écris pour communiquer. »

Pour elle, écrire des best-sellers est une exigence: « J'ai besoin de rejoindre le plus de lecteurs possible comme il me fallait de bonnes cotes d'écoute à la télévision. C'est donnant-donnant. J'écris, il me faut des lecteurs. Quand les lecteurs se feront rares, je n'écrirai plus. Je ne me parle pas toute seule, je n'écrirai pas pour moi. »

Peu lui importe les préjugés: « Il est mal vu dans le milieu littéraire d'avoir un succès de librairie. C'est un trait caractéristique de notre peuple de rabaisser tout ce qui sort du rang. Le complexe de la haie de cèdres: dès qu'une branche sort de la haie, le sécateur! »

Ecrire, être lue, c'est aussi une façon de se projeter dans l'avenir pour elle. Sitôt terminé celui-ci, d'ailleurs, un autre livre s'annonce, un roman, cette fois, sur la bisexualité. Pour le reste: « La vie va se poursuivre et je veux être là avec ceux que j'aime, continuer à faire ce que je fais, satisfaire l'insatiable intérêt que j'ai pour le genre humain, moteur de ma vie. »

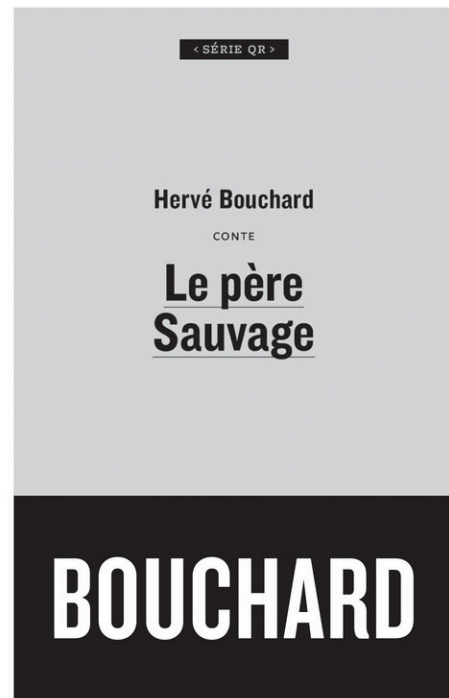
## LA VIEILLESSE PAR UNE VRAIE VIEILLE

Janette Bertrand  
Libre Expression  
Montréal, 2016, 304 pages

## LE QUARTANIER



ÇA SE PASSE AU THÉÂTRE. Le personnage de la veuve, prisonnière de la fameuse robe en bois au centre de *Parents et amis sont invités à y assister*, devient ici le rôle qu'on donne à une actrice, comme un piège qu'on tend à une personne qu'on souhaite humilier. Comme il se doit, le piège ne se referme pas. Il donne plutôt à la parole son volume. Et on l'entend, cette parole, déborder du théâtre et se mêler à la vie.



« IL AVAIT PHOTOGRAPHIÉ des corps dans sa tête et des airs et des visages et des attitudes, il était gonflé de défi, le père Sauvage était un chien, et dans son regard gonflé de chien toutes ces photographies de corps et de visages étaient un vrai carnage de la mort. »

PAR L'AUTEUR DE *Mailloux*, *Harvey* ET *Numéro six*.



EN LIBRAIRIE MAINTENANT | Offerts aussi en format numérique

WWW.LEQUARTANIER.COM

## ABRASIFS

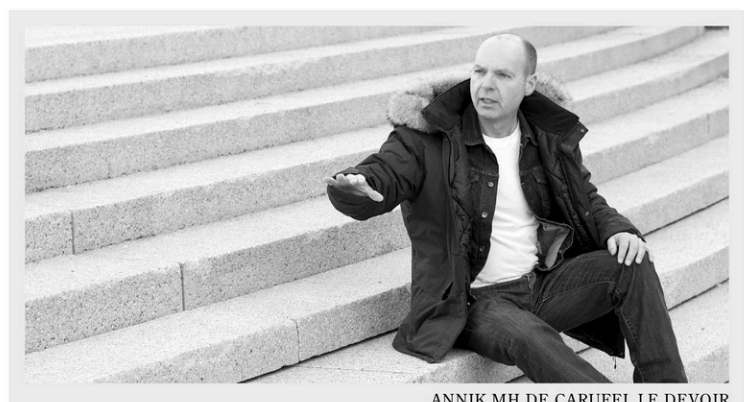
SUIITE DE LA PAGE F 1

député saucisse trempe, la cassette Sainte-Josée, le préau nommé flux, Armand le sous-main bancaire et des dizaines d'autres.

Cette inventivité dans la langue permet la poursuite de l'édification d'une mythologie de l'ordinaire: mère de famille, apprenti humoriste, garçonnet en tricycle, voisine fière de ses deux chars, tous portés ici au rang de créatures fantastiques par le souffle épique de la narration. Fantastiques mais pas tant: ces gens-là chient, comme tout le monde. En redisant un livre antérieur, ce livre-ci, malicieusement, prend l'autre comme un fait accompli, une évidence partagée.

Le directeur du *Faux pas...* semble tâcher d'appliquer la poétique bouchardienne et sa pierre angulaire: le bien dit fait advenir, et, dès lors, l'acteur disparaît. S'il suffit vraiment de bien dire pour qu'advienne, les instructions contenues dans les deux « Chants des indications » doivent-elles être suivies, ou le seul fait de les énoncer nous en dispense-t-il? Qui vérifiera? Le metteur en scène Christian Lapointe peut-être, un abonné du Salon des abrasifs, lui aussi en quête d'apparition et de disparition.

Par son propos et sa teneur, par son existence même, l'œuvre dramatique d'Hervé Bouchard pose des questions fondamentales sur le statut de la langue et de la parole,



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

## Un conte en supplément

C'est Borges qui se libérait de l'obligation d'écrire certains livres en les évoquant au passage, à l'intérieur d'autres écrits: ainsi nommés et référencés, ils existaient, c'était suffisant. Un jeu auquel se prête aussi Hervé Bouchard avec un plaisir évident. Aura-t-on un jour entre les mains le *Petit répertoire jonquérois des histoires du derrière* ainsi que son supplément, duquel seraient tirés le conte « Histoire de Momo », enchaîné dans *Le faux pas...*, ainsi que *Le père Sauvage*, que le Quartanier publie de manière indépendante ces jours-ci? Peut-être que d'en connaître le titre suffit ici. Ou pas. À suivre...

sur l'interprétation, sur la direction d'acteur et sur l'occupation de l'espace. Dans le champ de la production dramatique au Québec, son affranchissement institutionnel est complet, son décentrement à la fois salutaire et tragique.

En effet, la radicalité des questionnements que porte ce théâtre est exacerbée par son caractère toujours injoué, si on exclut quelques lectures publiques et la performance *Hivers: passages du numéro six dans les mineures*, livrée par Bouchard lui-même. Écrivain célèbre, dramaturge ignoré. Aurions-nous vraiment entre les mains un théâtre impossi-

ble, une parole condamnée au pur papier? Poétiquement, c'est attrayant de le croire; scéniquement, c'est triste à pleurer de s'y cantonner.

Collaborateur  
Le Devoir

LE FAUX PAS DE L'ACTRICE DANS SA TRAÎNE  
Hervé Bouchard  
Le Quartanier  
Montréal, 2016, 208 pages

LE PÈRE SAUVAGE  
Hervé Bouchard  
Le Quartanier  
Montréal, 2016, 32 pages

## LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Questions sans réponses

Une mouche en novembre est un premier roman méticuleux et énigmatique

CHRISTIAN DESMEULES

En raison de «restructurations prévisibles et inévitables», le narrateur d'*Une mouche en novembre* vient de perdre son emploi d'ingénieur-conseil chez Thompson-Bélair après les révélations d'une commission d'enquête. Tandis que le chef d'équipe lui explique les modalités de son licenciement, son attention s'échappe et se fixe sur une mouche qui semble se débattre, prisonnière, dans un coin de la fenêtre.

Un peu plus tard, dans le cimetière anglican du Vieux-Ludovica, c'est une pierre tombale qui va attirer son attention: Abigaël Valmos 1968-2002. Le reste va se dérouler avec la même consistance qu'un rêve.

Esthète, amateur d'art, notre homme, Boniface Saint-Jean, écrit des poèmes durant ses heures de travail. Et lorsqu'il rentre chez lui, les livres de sa bibliothèque, antidotes de papier contre la laideur du monde, lui tiennent lieu d'amis, de lumière, de chauffage central. Il aurait aimé avoir écrit *Monsieur de Phocas*, de Jean Lorrain, écrivain spasmophile et «Enfilanthrope». Il se félicite de dormir en pyjama, sachant bien que «plus personne n'en porte aujourd'hui». En tant que porteur de cravate «avisé», il sait également que «le nœud double-simple est au nœud simple ce que le Windsor est au demi-Windsor».

On pourra prêter à la Ludovica, qui sert de décor à *Une mouche en novembre*, le premier roman hermétique de Louis Gagné, auteur né à Thetford Mines en 1965, des ressemblances avec la ville de Québec, cryptée ici par ses soins. Son protagoniste tente de se réapproprier son humanité à travers la contemplation artistique et un engouement surtout «théorique» pour l'élégance masculine.

Un univers qui compose un drôle de zoo. Une fillette qui disparaît mystérieusement pendant trois jours. Un étrange collectionneur d'art, une femme qui a accouché six ans plus tôt



JUSTINE LATOUR

Écrivain méticuleux, aussi appliqué à tourner ses phrases que l'est son protagoniste à nouer un nœud de cravate, Louis Gagné charge son roman de symbolisme et d'onirisme — voire des deux à la fois.

dans une gare, un homme renversé par une automobile. Un trio de dobermans «sans maître», des pièces de monnaie de la Rome antique. Une cravate de Jean Cocteau. Une ville ancienne et possédée, peuplée de solitudes parallèles.

Écrivain méticuleux, aussi appliqué à tourner ses phrases que l'est son protagoniste à nouer un nœud de cravate,

Louis Gagné charge son roman de symbolisme et d'onirisme — voire des deux à la fois. Il y enchaîne des séquences énigmatiques et des motifs qui disent en sourdine, peut-être, l'aliénation d'un homme qui n'aura jamais le courage de quitter sa «morne» Ludovica autrement qu'en imagination. «J'ai été un simple témoin, un témoin sans occupa-

tions, et je suis sans réponses devant des questions sans futur. Je tue le temps qu'il me reste.»

Collaborateur  
Le Devoir

UNE MOUCHE  
EN NOVEMBRE  
Louis Gagné  
Le Quartanier  
Montréal, 2015, 136 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Le monde est stone

Participer à un essai clinique sur l'oxycodone, ça buzz. Le nouveau Grégory Lemay aussi.

DOMINIC TARDIF

Le cœur des cobayes est-il un roman ou une série de flashes étranges qu'aurait hallucinés le lecteur après qu'on lui eut injecté une substance chimique? En attendant que les résultats de nos analyses sanguines reviennent du labo, considérons le sixième livre de Grégory Lemay en tant qu'œuvre littéraire. Parce que si c'en est une, c'en est une buzzante.

Le patient Numéro 25 a laissé son vrai nom en consigne à l'entrée de la clinique afin de participer à une étude sur un médicament à base d'oxycodone. En s'adressant à une amoureuse — imaginaire ou pas? —, le sujet anonyme relate ses journées sans sommeil, écartelées entre la civière, la cafétéria et les prises de sang, tout en décrivant la ribambelle de doux fêlés qui l'entourent, «prisonniers volontaires [comme lui] de l'industrie pharmaceutique».

Pourquoi enrôler sa propre chair et son propre sang dans pareil sacrifice? «L'avantage consiste en un chèque de mille cinq cents piastres, répond en toute candeur le narrateur. Il est le résumé très concis de notre présence. C'est notre raison de vivre entre ces murs. [...] Ce chèque est une représentation rectangulaire du bonheur.»

Nous admettrions que *Le cœur des cobayes* est un roman, et non pas un cauchemar ayant phagocyté notre imaginaire,



ISTOCK

Le cœur des cobayes de Grégory Lemay nous entraîne dans les coulisses d'une étude clinique.

mais il faudrait au moins ajouter que les vapeurs d'oxycodone émanant de l'écriture toujours torpide de Grégory Lemay plongeront ses lecteurs dans un authentique engourdissement.

L'amour, plus fort que l'oxy

Les patients sont stones, et nous le sommes tout autant, alors que les scènes s'enfilent sans qu'on sache trop si le manque de sommeil auquel il est contraint fait délirer Numéro 25. Que représente au juste ce test de grossesse que

trimballe comme une amulette le couple qu'il formera bientôt avec Linda, alias Numéro 24?

En faisant subir à ses personnages des supplices dignes d'un centre de torture, dont un gargantuesque déjeuner obligé lors duquel un cobaye doit avaler de grotesques quantités de bouffe dégoulinante de gras, Grégory Lemay pousse jusqu'à leurs sordides frontières les logiques d'un capitalisme qui tyrannise et s'accapare le corps des laissés-pour-compte qu'il a lui-même créés, réduits ici au statut de

boîtes de Petri sur deux jambes.

Mais comme dans *Les modèles de l'amour* (2011), *magnum opus* de l'écrivain, l'union entre deux indociles se transformera en rempart contre les violences d'un monde pourri. Pendant que le visage fabulé de la femme à qui il parle depuis le début et celui de Linda finissent par se confondre, c'est aussi l'idée d'une possible rédemption qui bourgeoine. Randall, dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, n'aura pas été assez intelligent pour s'échapper par la fenêtre lorsque c'était le temps. Lemay, lui, choisit de transformer sa dystopie sous analogiques en conte sur l'affranchissement de toutes les servitudes que permet l'amour.

«Tu me chuchotes des choses douces dans l'oreille», raconte Numéro 25 au sujet de Linda. «Tu souffles aussi comme sur un pissenlit. Mais tu en viens à me dire qu'il faudrait peut-être se lâcher. C'est qu'on est censés aller chercher un plateau au comptoir de la cafétéria. On mange à chaque fois en se rappelant au moins un peu le déjeuner extrême. Tu étais belle, si belle dans ton mal de cœur. Je t'aurais laissé me vomir dessus.» Peut-on rêver de plus total serment?

Collaborateur  
Le Devoir

LE CŒUR DES COBAYES  
Grégory Lemay  
Héliotrope  
Montréal, 2016, 102 pages

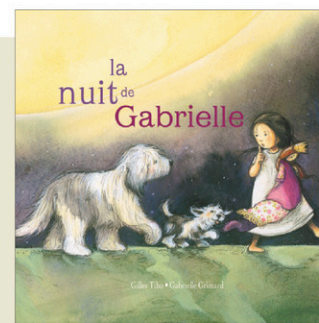


POÉSIE

IL FAIT UN TEMPS  
DE BÊTE BRIDÉE  
Mathieu Simoneau  
Le Noroît,  
Montréal, 2016, 72 pages

Mathieu Simoneau se tient devant les bêtes, s'interroge sur le sens de ce qui vit, là, si proche et si loin à la fois. «*Mettez-moi / dans l'orbite / inattendue d'une femme // avec toutes les bêtes perdues / de son crépuscule*», implore-t-il, en une envolée à la Miron, sans aucun doute son poète de référence. S'il a un sens certain du poétique — l'auteur ayant lu et assimilé —, quelque chose d'un peu suranné encombre pourtant, qui tient à sa langue parfois orale où se mélangent, aux images incarnées dans la nature, «*des mots pleins de garnotte et de relief / des mots qui mordent la main qui les trace / et qui se sauvent entre les clôtures / en se déchirant les flancs.*» Le texte est debout dans la révolte, à bout de nerfs, exacerbé par la bêtise humaine. Le recueil est de ce genre qui cumule les récriminations, menant à l'intérieur même du langage une sédition réitérée et ressentie comme un souffle forcément vital. On croirait, tapie sous roche, la figure de Victor-Lévy Beaulieu dans sa grande langue fiévreuse: «*il pleut à s'en crever les yeux / la ville est un rêve de lard salé / coupé aux angles des rues // j'ai pris tout ce que j'ai pu / pour passer l'hiver / ses ornières de rues sales / qui nous rongent à force de calcium / de givrures / et de mâchefer.*» Mais c'est aussi et surtout un recueil plein de promesses, parfois tenues, d'un poète en désir de mots, qui nous convainc qu'«*un soleil jeune se prend aux branches des arbres / se répand comme une brûlure étrange / jusqu'à nous / en avalanches / de fruits mûrs.*»

Hugues Corriveau



JEUNESSE

LA NUIT DE GABRIELLE  
Gilles Tibo  
La baignole  
Montréal, 2016, 32 pages

Parmi toutes ses peluches, Gabrielle décide de dormir avec sa poupée de chiffon et son ours. Mais impossible de fermer l'œil puisque tous les autres jouets la fixent et semblent lui dire: «*Gabrielle, nous frissonnons de peur dans la nuit de ta chambre!*» Elle les transporte alors tous dans son lit, mais elle pense à Lulu, qu'elle a oubliée dehors. S'amorce alors une nuit à la belle étoile où la frontière entre le rêve et la réalité reste poreuse. Le thème du coucher ou encore celui de la peluche, ami ou double du lecteur, ont souvent été abordés en littérature jeunesse, mais l'angle utilisé par Tibo évite le ton didactique et l'avenue facile. En adoptant la vision de la petite, en insistant sur son univers à elle, il nous offre une histoire à hauteur d'enfant et crée un moment unique. Pour illustrer ce conte, Tibo s'est joint le talent de Gabrielle Grimard, qui parvient avec finesse à recréer le monde de l'enfance. Ses illustrations, aériennes, sont empreintes d'une douceur qui, en plus de reconforter et d'apaiser, enveloppe admirablement les mots poétiques de l'auteur.

Marie Fradette



RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NO DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	Il était une fois à Montréal • Tome 2 Nos combats	Michel Langlois/Hurtubise	4/2
2	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descende aux...	Anne Robillard/Wellan	3/5
3	La promesse des Gélinas • Tome 3 Florie	France Lorrain/Guy Saint-Jean	2/4
4	Terreur domestique. Une enquête de l'inspecteur...	Guillaume Morrisette/Guy Saint-Jean	-/1
5	Naufrage	Biz/Leméac	1/9
6	Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!	Amélie Dubois/Les Éditeurs réunis	6/19
7	Le petit voleur	Robert Lalonde/Boréal	8/2
8	Les hautes montagnes du Portugal	Yann Martel/KYZ	5/7
9	180 jours et des poussières	Julie Marcotte/Plon	-/1
10	Ceux qui restent	Marie Laberge/Québec Amérique	7/20

▼ Romans étrangers

1	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	1/6
2	Carnets noirs	Stephen King/Albin Michel	2/2
3	Inhumaine. Une enquête de Kay Scarpetta	Patricia Cornwell/Flammarion Québec	3/3
4	La dame de Zagreb	Philip Kerr/Masque	5/4
5	Before • Tome 2 L'épilogue	Anna Todd/Homme	4/3
6	Désaxé	Lars Kepler/Actes Sud	6/6
7	City on fire	Garth Risk Hallberg/Plon	7/10
8	Invisible	James Patterson   David Ellis/Archipel	8/7
9	Maestra	L. S. Hilton/Robert Laffont	-/1
10	Before • Tome 1 L'origine	Anna Todd/Homme	10/8

▼ Essais québécois

1	L'impossible dialogue. Sciences et religions	Yves Gingras/Boréal	5/6
2	Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes d'humeur	Fabien Cloutier/Lux	1/5
3	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	4/23
4	Mauvaise langue	Marc Cassivi/Somme toute	3/3
5	Après Charlie. Laïques de tous les pays...	Djemila Benhabib/Septentrion	2/3
6	Lève la tête, mon frère!	Pierre-Luc Bégin   Manon Leriche/du Québecois	7/3
7	Voilà le monde avec un chapeau	Carl Bergeron/Boréal	-/1
8	À la défense de Maurice Duplessis	Martin Lemay/Québec Amérique	-/1
9	Treize verbes pour vivre	Marie Laberge/Québec Amérique	9/20
10	Je serai un territoire fier et tu déposeras tes...	Steve Gagnon/Atelier 10	-/1

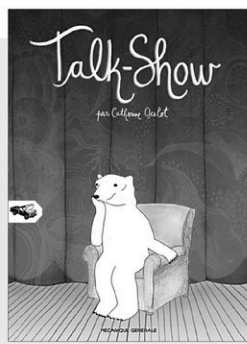
▼ Essais étrangers

1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/9
2	Il est avantageux d'avoir où aller	Emmanuel Carrère/POL	2/2
3	Murmures à la jeunesse	Christiane Taubira/Philippe Rey	7/2
4	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	5/5
5	Carnets de l'incarnation. Textes choisis, 2002...	Nancy Huston/Actes Sud	-/1
6	L'esprit du judaïsme	Bernard-Henri Lévy/Grasset	-/1
7	Une colère noire. Lettre à mon fils	Ta-Nehisi Coates/Autrement	6/6
8	Inégalités	Anthony Barnes Atkinson/Seuil	-/1
9	Journal d'un vampire en pyjama	Mathias Malzieu/Albin Michel	-/1
10	Sonnez, merveilles!	Kent Nagano   Inge Kloepper   Isabelle Gaholde/Boréal	8/3

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

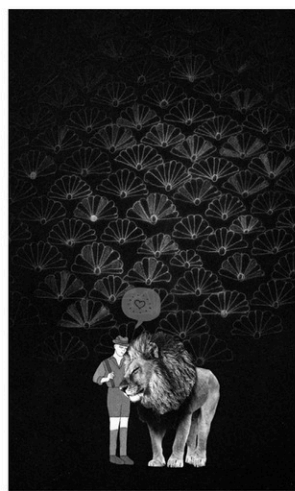
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE



BANDE DESSINÉE

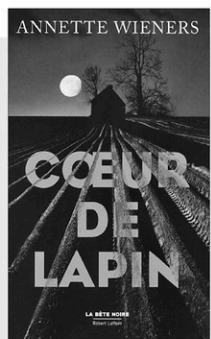
**TALK-SHOW**  
Catherine Ocelot  
Mécanique Générale  
Montréal, 2016, 144 pages



MÉCANIQUE GÉNÉRALE

On ne peut que s'en réjouir en suivant les conversations de Bruno avec son producteur, avec Yoko Ono, avec un couple d'amis... et qui, au final, décrypte habilement, en abusant parfaitement des codes narratifs du présent, la triste solitude qui semblent s'être collectivement emparée de nous et l'affligeante mascarade sociale qui rythme nos quotidiens.

Fabien Deglise



POLAR

**CŒUR DE LAPIN**  
Annette Wieners  
Traduit de l'allemand  
par Lucie Roignant  
Robert Laffont  
Paris, 2016, 338 pages

Gesine Gordes est terrée: son fils de deux ans, Philippe, vient de s'empoisonner en mangeant les petits fruits d'une plante toxique du jardin alors qu'elle était au travail. Sa mort la plonge dans un état qui frôle la folie. Gesine s'abandonne à sa douleur et elle perd tout: son mari, son travail d'inspecteur à la Brigade criminelle, sa maison, sa famille. Bref, sa vie... Dix ans plus tard, on la retrouve jardinière dans un cimetière lorsqu'elle se rend compte que les couronnes de fleurs qu'elle prépare pour un enterrement sont destinées à sa sœur Marieke — qu'elle tient toujours responsable de la mort de son fils — assassinée de façon brutale. Les choses se précipitent et les cadavres se multiplient jusqu'à ce que, à la toute fin, la lumière se fasse. L'intrigue est serrée et menée de façon intéressante avec force retours en arrière qui en viennent à jeter un éclairage neuf sur tout ce qui se passe depuis la mort du petit Philippe. La plupart des personnages sont crédibles, bien définis, mais c'est d'abord celui de Gesine qui s'impose. Dès les premières pages, on sent le désarroi profond et la fragilité de l'ex-policier. Comme si on était vraiment dans sa tête et que l'on vivait fébrilement avec elle ce retour à la réalité, une touche après l'autre, difficilement. Pourtant, c'est un premier roman pour Annette Wieners, jusque-là scénariste pour la télé allemande. Après un tel coup d'essai, on ne pourra que suivre avec intérêt tout ce qu'elle publiera ensuite. Sur-tout que le quatrième de couverture laisse entendre que ce *Cœur de lapin* est le début d'une nouvelle série.

Michel Bélair

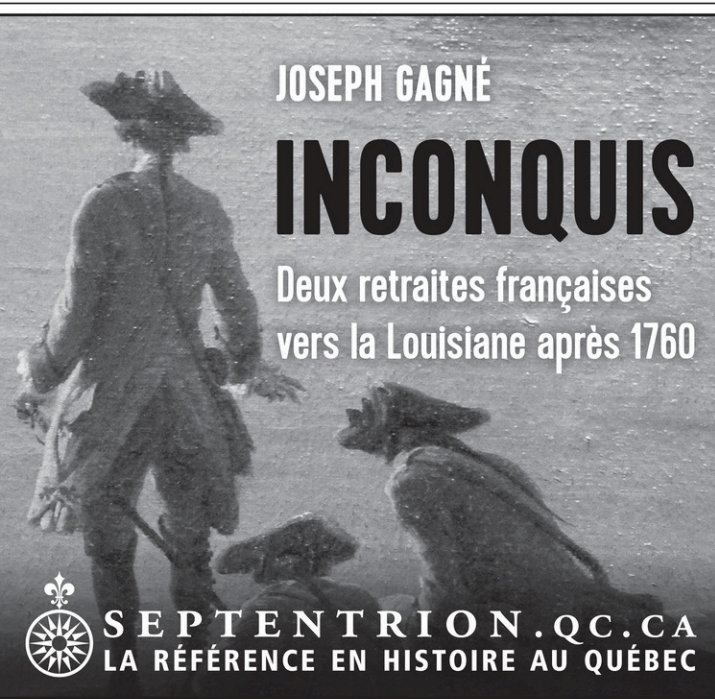


ROMAN

**DE CE PAS**  
Caroline Broué  
Sabine Wespieser éditeur  
Paris, 2016, 171 pages

Journaliste, animatrice et productrice d'une émission quotidienne sur France Culture, *La grande table*, Caroline Broué vit au cœur de l'actualité culturelle. Entre questions de société, livres et mises en scène, elle a choisi l'univers de la danse, pour mieux en jouir et pour mener à bien son premier roman. Son histoire ratisse large, de la formation des danseurs à des spectacles marquants de la danse contemporaine. Entre Marjorie, danseuse retirée, et Paul, photographe, le rêve de fondre leurs origines très éloignées est un peu difficile à faire coïncider avec la réalité. Le roman les observe, en donnant une place de choix à la chorégraphe Carolyn Carlson. Il évoque aussi une génération d'ouverture sur le monde, et ces professions plongées dans la transnationalité.

Guylaine Massoutre



**JOSEPH GAGNÉ**  
**INCONQUIS**  
Deux retraites françaises  
vers la Louisiane après 1760

SEPTENTRION.QC.CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

BIOGRAPHIE

## L'homme qui prenait sa vie pour un rodéo

Le neurologue Oliver Sacks se raconte entre découvertes, solitude et excès

GUYLAINE MASSOUTRE

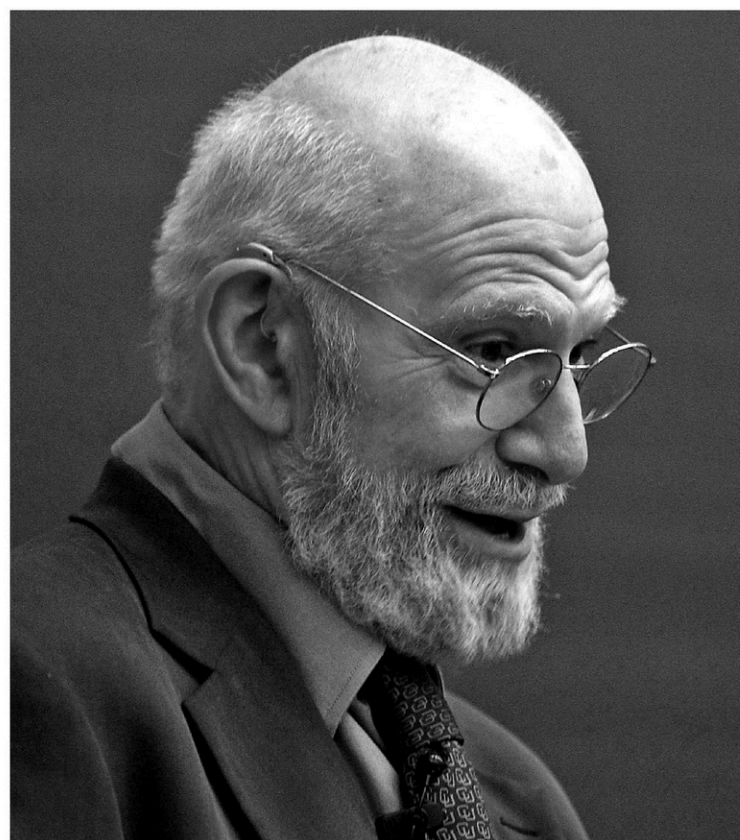
L'engagement du neurologue Oliver Sacks à sauver des vies, condamnées à des dysfonctions sans recours, a révolutionné la neurologie.

L'auteur de *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, de *L'odeur du si bémol* ou de *Musophilie* est fascinant, doué entre tous pour relier le cerveau et la vie. Ce scientifique aguerri est l'auteur d'une œuvre de témoin, devenu un intense écrivain de romans à succès verbomoteurs et scientifiques. Né à Londres, il a mis un point final avec *En mouvement; une vie*, puis il est décédé du cancer en août 2015, à l'âge de 82 ans.

Voici sa famille anglaise et juive, sa formation, son caractère trempé, son homosexualité, son frère schizophrène, ses folies de motard, son engagement médical, son humanité, son tempérament de chercheur qui voulait savoir plutôt que se plier aux règles. Il raconte ses audaces déréglées, son intuition, ses observations des maladies, bref cette force poussée et concrètement mémorisée qui lui permit de soulager autrui.

Qui l'a su? Le Dr Sacks était friand des drogues dures des années hippies. Il refoula sa sexualité. Il promena son corps immense et lourd, libre, à califourchon sur ses motos, cavalier de sa machine dans un grand road movie. Il se blessa, se meurtrit, se détruisit, faillit devenir psychotique, jusqu'à ce qu'il rencontre un psychanalyste, qui guida sa vie.

Il travailla d'arrache-pied, désinvolte en Californie, puis ambigü à New York, sans répit, défoncé, dans ce combat contre les maladies neurologiques et psychiatriques de



CHRIS MCGRATH GETTY IMAGES AGENCE FRANCE-PRESSE  
Oliver Sacks raconte ses audaces déréglées, son intuition, ses observations des maladies, bref cette force poussée et concrètement mémorisée qui lui permit de soulager autrui.

gens laissés pour compte, enfermés, maltraités, comme il le fut lui-même, adolescent, dans une pension anglaise.

Le médecin génial

Un jour, la passion d'écrire l'emporta sur le secret médical. Il voulut partager ses découvertes, nonobstant des patrons jaloux. Il mit plusieurs fois sa carrière en jeu, démissionna et rebondit. Il écrivit, publia, déchira, trouva de nouveaux éditeurs. Dure lutte encore. Mais il sut se rallier le spécialiste qu'il admirait le plus, le Russe Alexandre Luria, qui l'encouragea de loin.

Le grand public l'adore parce

qu'il raconte de vraies vies. La sienne est extravagante: «*Sentant que j'aimerais beaucoup trop cette Californie où je m'accoutumais de plus en plus à mener une vie facile mais miteuse, sans parler de mon accoutumance croissante à la drogue, je me dis qu'il fallait absolument que je me rende dans un lieu plus exigeant et plus réel où je pourrais me consacrer à mon travail tout en découvrant peut-être ma véritable identité et mon propre message, si ce n'est en les créant.*» N'étant pas exempt de défauts, qu'il dévoile dans *En mouvement*, il réussit à combiner neuropathologie et neurochimie.

Sacks n'a pas cherché la

célebrité. «*Quand je cessai de travailler à l'UCLA pour m'installer à New York, le compteur de ma BMW affichait plus de cent soixante mille kilomètres*», écrit cet infatigable *road runner*. À partir de 1965, il est chercheur à l'Albert College of Medicine, à New York, hyper-productif et optimiste sous les amphétamines, et il engrange les cas cliniques atypiques.

*En mouvement* dit tout ce que cela lui coûta. À qui il doit quoi, à ses modèles, à son assistante Kate Edgar. À tous les médecins, ses amis, ces malades qui auront mis leur détresse entre ses mains. Les moments passés à City Island, à partir de 1979, où il fut un nageur effronté, constituent des pages délicieuses de son récit de vie. Ses retours en Angleterre, ses séjours au Canada, au Québec, ses voyages ont contribué à sa fulgurante compréhension des rapports que le cerveau entretient avec le social.

Les sourds, les tourettiens, les postencéphaliques, les enfants aphasiques, les syndromes les plus rares lui ont inspiré une neurologie basée sur la prise en compte des «*processus intérieurs*», loin du comportementisme, sans que la chimie soit absente. Il y eut des moments galvanisants de découverte, des échecs, des films, des conférences, des livres. Ses collègues tiennent ses essais pour solides et détaillés, même si le corps médical hésite encore à ne pas le snober.

Collaborateur  
Le Devoir

EN MOUVEMENT

UNE VIE  
Oliver Sacks  
Seuil  
Paris, 2016, 427 pages

## Écrivain: profession médecin

Martin Winckler inaugure une grande histoire qui débute en province dans les années cinquante

GUYLAINE MASSOUTRE

Quand on passe à travers les histoires des innombrables patients du Dr Oliver Sacks, on ne peut que conclure à la diversité absolue du destin humain et à la force du hasard. Impossible d'imaginer, pour un romancier, toutes les bizarreries des souffrances humaines si privées et étranges qu'elles sont visibles uniquement sous le regard médical. La réalité en est cachée, déviante, parfois monstrueuse et, disons-le, souvent atroce.

Inversement, un roman de Martin Winckler, alias du Dr Marc Zaffran, donne le sentiment d'une autre singularité profonde, plus douce et moins imprévisible tant la lenteur qu'il donne à la précision de ses observations permet de se faire une idée complète de la singularité. Son plus récent roman, *Abraham et fils*, ne fait pas exception. C'est le prix d'une vie unique, construite peu à peu, dans la normalité d'une existence saine, néanmoins affectée par les graves événements du monde.

Il ne faut pas confondre ici Sacks et Sachs, homonymie qui inspira Winckler dans un autre contexte que celui du fameux neurologue. Sachs, le médecin de Winckler dans



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Dans *Abraham et fils*, l'auteur Martin Winckler s'est adonné à ce qu'il aime, tel Oliver Sacks, raconter une grande histoire.

une bourgade française, n'avait en commun avec son illustre précédent que l'amour du récit et d'une humanité vissée au corps comme aux mots.

Le démon du langage

Le titre de ce roman est clair: l'éducation et l'éveil à la vie du jeune fils d'Abraham, médecin de famille dans une petite ville de province, sont

au cœur du roman. Le garçon est atteint d'amnésie, ce qui retarde non pas l'arrivée, car au contraire tout est passé, mais la saisie du mal.

Un narrateur omniscient se penche au-dessus de ce couple père-fils, redoublé par celui d'une femme de ménage et de sa fille, venues providentiellement remplir les fonctions manquantes à ce double masculin. Habiter dans leur maison, se rendre invisible et indispensable. Dispenser les soins dans une maison hantée par présence médicale. Grandir par la lecture, à l'unisson avec ce père dévoué et aimant. Tels sont les axes du livre, dont il est précisé d'emblée que ce n'est pas une autobiographie.

Winckler s'est ainsi adonné à ce qu'il aime, tel Oliver Sacks, raconter une grande histoire. Le but est toutefois différent puisqu'il s'agit d'une fiction racontée en détail à un lecteur imaginaire, qui pourrait être un enfant, un fils ou une fille, dans la tradition du roman d'initiation. Cette fantaisie s'assortit de souvenirs et de lectures fondues, en provenance

d'autres imaginaires: un roman classique, en somme.

Ces cinq cents pages donnent le temps de s'attacher à ces figures d'un père juif veuf, venu d'Algérie en France dans les années soixante et installé dans une province assez fade, pour refaire sa vie après la guerre d'Algérie. Cette humanité souffrante, partout identique, il sait l'accueillir avec compétence: c'est un homme secret, mais aimant et aimé.

Reconstituer l'histoire

Winckler, maintenant établi à Montréal, raconte une vie quotidienne qui doit beaucoup à sa propre jeunesse. 1963 et 1964 sont les années exploitées, sous l'œil d'un enfant d'une huitaine d'années, qui reviendra dans un prochain tome. Tilliers, la ville imaginaire, en réalité Pithiviers (Loiret), doit une partie des faits référencés aux archives d'Orléans, où un Musée-mémorial des enfants du Vel-d'Hiv notamment a permis de perpétuer la mémoire des camps, justement celui de Pithiviers.

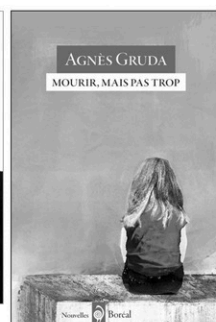
Pour l'heure, *Abraham et fils* place précautionneusement les pions autour desquels le secret de l'Histoire se déroule, entre les candides et les lucides, les bons et les méchants. Le Dr Zaffran, père de Winckler, vit, quant à lui et pour de bon à Pithiviers. Et on devine que reconstituer cette histoire, à partir d'un cabinet médical, c'est rouvrir un journal possible de ce qui a été. Qui lira ce roman y retrouvera donc la saveur équivoque du passé, des lieux, des us et coutumes, une grande maison mystérieuse, des conversations et des correspondances de jadis. C'est en ce sens très bien mené.

Collaboratrice  
Le Devoir

ABRAHAM ET FILS

Martin Winckler  
P.O.L  
Paris, 2016, 576 pages

## Rencontre avec Agnès Gruda, écrivaine



Judi 31 mars  
19 h 30

Animation:  
Véronique Marcotte

Contribution suggérée: 5 \$

Librairie indépendante de quartier  
2653 Masson, Montréal, QC  
514 849-3585

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL  
SODEC Québec

## LIVRES

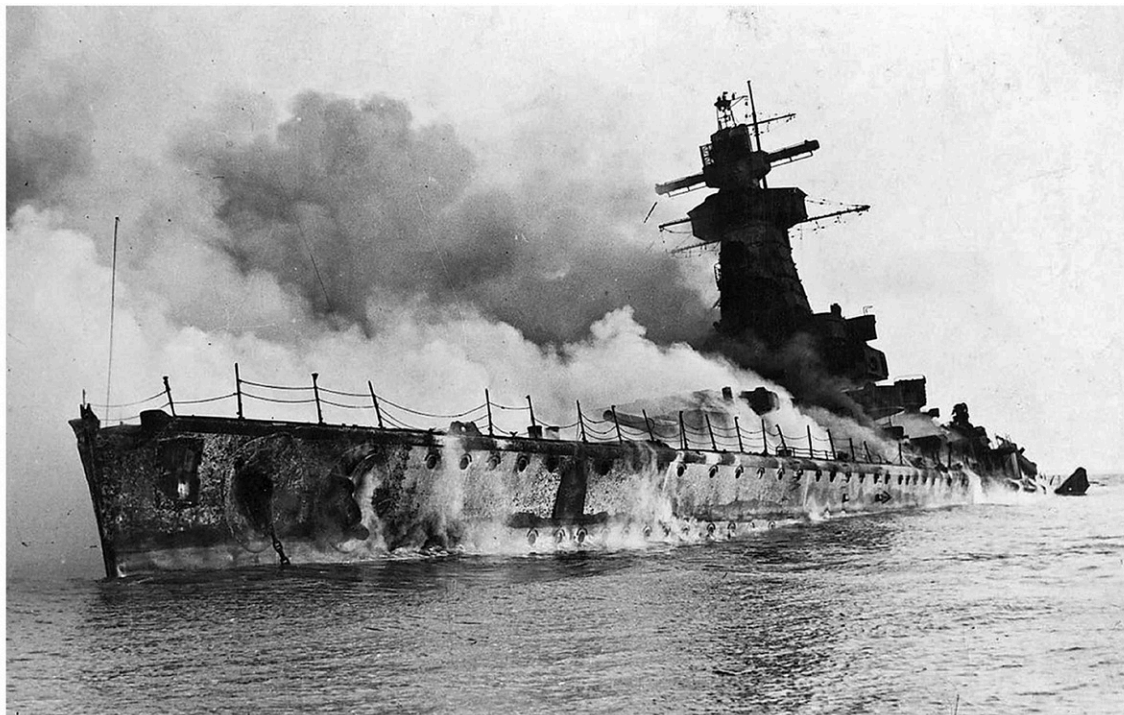
## La cuirasse de Jack

LOUIS  
HAMELIN

Au cours de mon enfance gaspésienne, j'ai eu ma période « cuirassés ». Ça commence par le modèle à coller du *Tirpitz* offert à Noël. Dans le « livre condensé du mois » du *Sélection du Reader's Digest*, j'avais lu la triste fin de ce géant des mers resté coincé pendant presque toute la guerre au fond d'un fjord norvégien. Ensuite, *Coulez le Bismarck!*, banal film de propagande anglo-américaine d'après-guerre, est passé à la télé, peut-être au cinéma Kraft du vendredi soir où, entre deux publicités de Miracle Whip et de Cheez Whiz, j'ai vu le jumeau du *Tirpitz* aller par le fond.

Allez savoir pourquoi, la guerre navale m'intéressait. Et elle m'aurait intéressé encore beaucoup plus si j'avais su que 30 petites années me séparaient de l'époque où des sous-marins allemands venaient croiser à une portée de périscope du bout de grève couvert de goémon où je chassais les crabes et pêchais la plie. Mon père possédait toute une bibliothèque d'ouvrages sur la guerre, mais aucun ne mentionnait, fut-ce au passage, en bas de page, ce que les historiens n'hésitent plus à nommer aujourd'hui la « bataille du Saint-Laurent ». Cette histoire-là, personne ne la racontait. La guerre, la vraie, se passait toujours au loin.

Le Québec dans lequel j'ai grandi était-il, « par sa position historique et géographique [...] à l'abri des grands combats et des grandes décisions de l'Histoire », comme l'a affirmé Isabelle Daunais dans son *Roman sans aventure*? Était-il le « monde à l'abri du monde qu'elle décrit »? En 1942, alors que la guerre sous-marine semble, un temps, sur le point de faire pencher la balance du côté allemand, les fameux U-Boote marsouinent en face du phare de Cap-des-Rosiers, près de Forillon. Ils vont finalement pénétrer dans le golfe et s'aventurer jusqu'à Rimouski. Au total, ils envorront une vingtaine de navires et plus de 200 marins par le fond. Modeste tableau de chasse à l'échelle de la Bataille de l'Atlantique, peut-être. Mais qui demeure, à l'exception d'une brève escarmouche déclenchée par un sous-marin nippon du côté de Santa Barbara, les seuls actes de guerre commis en territoire



Le destroyer *Graf Spee* en flammes, en décembre 1939. Dans *Le jour de l'émancipation*, Wayne Grady raconte un Canada en guerre contre les sous-marins ennemis et ses propres démons.

nord-américain pendant la Seconde Guerre mondiale.

« La stratégie du gouvernement canadien », explique le journaliste-historien Pierre Vennat, fut de taire au maximum cet épisode de son histoire, afin « de ne pas divulguer des informations importantes à l'ennemi ».

Au début des années 1980, je me souviens de la fascination avec laquelle j'examinais l'espace de blockhaus en bois qui continuait de guetter une chimérique invasion japonaise près de la célèbre plage nudiste de Wreck Beach, à l'entrée de la baie de Vancouver. Cette attente obscure, intemporelle et déraisonnable, rappelant *Le rivage des Syrtes* de Gracq. Mais Vancouver, ce n'est pas la porte à côté.

Plus tard, j'apprendrais qu'à quelques dizaines de kilomètres seulement de la patrie de Nathalie Normandeau, qui se trouve à être aussi le petit bout de Baie-des-Chaleurs où j'ai grandi, un U-Boot était venu, à l'automne 1942, déposer un espion nazi près de New Carlisle, où travaillait encore, peu de temps auparavant, un jeune journaliste du nom de René Lévesque. À l'abri de l'Histoire, le Québec? J'aurais bien voulu qu'on me raconte celle-là quand j'avais 13 ans.

## Des hommes

C'est cet amateur de bataille navale en moi, celui pour qui la cavale du *Graf Spee* et le torpillage du *General Belgrano* sont de vieilles connaissances,

qui s'est mis à vibrer, à un moment donné, pendant la lecture du *Journal de l'émancipation* de Wayne Grady. Voilà, je venais d'embarquer sur l'*Assiniboine*, un destroyer escorteur de convois, et je faisais route vers l'Atlantique-Nord et les côtes de l'Irlande, ou peut-être même l'Islande, pour ce que j'en savais, avec Jack et les autres. Et le voici, le loup des mers, embusqué « juste sous la surface, à l'affût des retardataires. » La chasse commence. « [...] Jack se rendit compte qu'il y avait là des hommes comme lui, qu'on ne se battait pas contre une machine ou un monstre des profondeurs, mais contre d'autres hommes. »

Jack ne devait même pas se trouver là. Il préfère le trombone à la grenade sous-marine. Il avait justement choisi la fanfare pour éviter le service actif. En plus, il a le mal de mer. Mais du point de vue de l'Amirauté, éloigner les hommes des pubs de St. John's n'est sans doute pas une mauvaise idée. « Ils nous envoient en mer tous les six mois pour nous sevrer. »

A St. John's, il y a Vivian. Il y a aussi les 5000 Yankees que déversent périodiquement, une bordée après l'autre, les « gros mastodontes gris grouillants de fourmis » ancrés dans la rade. Ça rend une petite copine plus difficile à surveiller.

Il y a un détail que Vivian ignore sur Jack, et que, quand nous faisons sa connaissance, nous ignorons nous aussi : il

est né Blanc d'une famille noire de l'Ontario. Il paraît que ça se peut. De toute manière, le quiproquo génétique permet à Grady de renverser cul par-dessus tête le sens de la traditionnelle épreuve de la présentation de la fiancée à la famille. Le problème, c'est que Jack, comme Noir, n'est pas encore sorti du placard. Il est si peu noir qu'il en est transparent. Les Blancs racistes le prennent à témoin : « Ces foutus nègres étaient en train de vider la boutique! Cours chercher un agent! » On se confie à lui : « Ah, ces nègres! Mais qu'est-ce qu'on peut y faire, hein? »

Et Jack de s'enfoncer toujours plus dans le mensonge, le déni et la haine de soi, au point même d'intérioriser les pires clichés. « Windsor, explique-t-il à Vivian, est une ville d'ouvriers et sa population de gens de couleur est importante. [...] Il faut éviter certains quartiers à cause d'eux. [...] Ils te coupent la gorge aussitôt qu'ils posent les yeux sur toi. » Mais les usines d'armement de Detroit, un jour, dégorgeront leur main-d'œuvre noire. Des affrontements vont éclater, des troubles se produire, et alors, que fera Jack?

Là-bas, à Maria, les seuls Noirs qu'on voyait travaillaient comme porteurs sur les trains du CN. L'Histoire, c'était plus loin.

## LE JOUR DE L'EMANCIPATION

Wayne Grady  
Traduit de l'anglais  
par Caroline Lavoie  
Mémoire d'écritier  
Montréal, 2015, 397 pages

## POLAR

## La machine Kepler, une mécanique hautement efficace

MICHEL BÉLAIR

Le polar nordique — qu'il provienne de Suède et de Norvège, ou encore de Finlande, du Danemark et d'Islande — a bien changé depuis les toutes premières histoires d'Henning Mankel, ou même depuis la révélation que fut *La cité des jarres* d'Arnaldur Indridason en 2000 (Métaillé). Le filon s'est considérablement

diversifié depuis *Millénium* (Actes Sud) et encore plus depuis que Jo Nesbø vend des millions d'exemplaires de ses livres à travers le monde. Aujourd'hui, le sous-texte social dessiné par les précurseurs et les âmes complexes et tourmentées

du commissaire Wallander de Mankel ou de l'inspecteur Erlendur d'Indridason ont laissé la place à de tout autres préoccupations... même s'il faut éviter de généraliser. La forme semble maintenant prendre de plus en plus de place alors que les auteurs de polars scandinaves se sont multipliés en développant au fil des années une sorte d'esthétique du thriller qui leur est propre... et qui fait vendre des millions d'exemplaires à leurs éditeurs. Il faut voir le Suédois Lars Kepler comme l'un de ces nouveaux ténors — même s'il s'agit plutôt d'un « couple de ténors » puisque c'est le pseudonyme des écrivains Alexander et Alexandra Ahnorril — avec la parution chez Actes Sud d'un cinquième livre depuis 2010.

## Fausses pistes

On vous prévient tout de suite : on a encore affaire ici à un tueur en série. En fait, si l'on additionnait tous les tueurs en série mis en scène depuis cinq ans seulement dans des polars venus du Nord, personne ne mettrait plus jamais les pieds dans ces contrées apparemment aussi hostiles que vides et enneigées. Un tueur en série donc, brutal, qui sévit près de Stockholm et qui s'attaque sauvagement à des femmes seules, chez elles, après les avoir épiaées avec une caméra vidéo.

À l'équipe d'enquête dirigée par la commissaire Margot Silvermann viendra bientôt s'ajouter une sorte de revenant, Joonas Linna, un enquêteur

vedette présumé mort depuis des années. Le chemin de l'enquête sera rude puisque la seule évidence est celle du *modus operandi* du « stalker » : une vidéo montrant la future victime chez elle est envoyée à la police au moment où le meurtrier frappe et met en scène la mort de sa proie. Pour le reste, rien : pas de traces, pas d'indices, pas de liens.

Margot — qui est sur le point d'accoucher mais qui s'entête à vouloir d'abord régler l'affaire — décide alors de faire appel aux services d'un psychologue spécialisé dans l'hypnose et les criminels violents afin de faire parler un conjoint traumatisé par le meurtre de sa femme. L'enquête prend alors un tout nouveau tournant et se met à rouler sur les chapeaux de roue.

Tout cela est raconté à un rythme époustouffant, le lecteur étant même amené parfois à tenir la caméra du « stalker » ou à vivre les angoisses de la victime confrontée à l'assassin. Une écriture vive, donc, saccadée, misant sur l'effet et mettant en lumière l'intensité de l'instant présent même si cela mène souvent le lecteur et les enquêteurs à dériver sur une fausse piste. Au point parfois de tourner les coins ronds et de sacrifier à quelques raccourcis psychologiques faciles.

Mais tout cela est fort prenant et très habilement raconté en des phrases alternant souvent entre le lyrisme, la poésie rurale et le gore. Au bout du compte toutefois, les auteurs remportent leur pari et le lecteur verra son rythme cardiaque augmenter dangereusement dans les cinquante dernières pages, même si tout cela est un peu tiré par les cheveux comme on dit.

N'empêche; quand le visage du « stalker » apparaîtra enfin après plusieurs fausses pistes, on sera bien forcé d'y croire. Et d'admettre l'efficacité du procédé. Ouf.

Collaborateur  
Le Devoir

## DÉSAXÉ

Lars Kepler  
Traduit du suédois  
par Lena Grumbach  
Actes Sud, coll. « Actes noirs »  
Arles 2016, 589 pages

## BÉDÉ

## Céline, côté grotesque

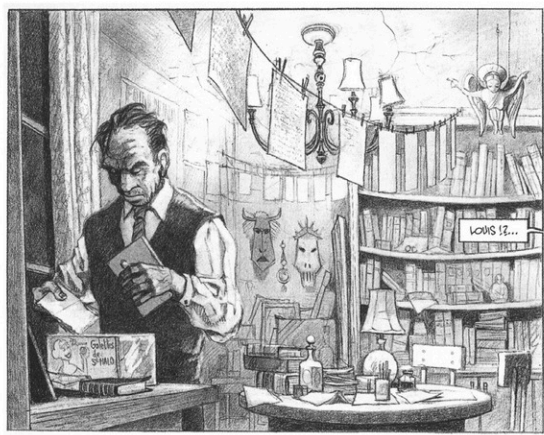
L'auteur de *Voyage au bout de la nuit* à travers sa trilogie allemande

FABIEN DEGLISE

Il n'est pas facile à réhabiliter, l'animal, pas évident à raconter non plus sans dévoiler sa part d'ombre, mais également sans entendre résonner les nombreuses casseroles qu'il a d'accrochées en arrière de sa réputation de romancier redoutable, à la plume débordante d'images et d'humanité. Et c'est ce que démontre en une centaine de pages *La cavale du D<sup>r</sup> Destouches* (Futuropolis), incursion dessinée dans l'existence de Louis-Ferdinand Céline, qui passe par des fragments de sa trilogie allemande — on rappelle ici les titres : *D'un château l'autre*, *Nord et Rigodon* — pour se souvenir de cette bête dont le talent et l'acuité ont fait durablement les frais d'une poignée d'odieus écrits antisémites.

Céline, c'est un peu l'incarnation du meilleur qui côtoie le pire, dualité identitaire que l'on retrouve ici, sous un scénario de Christophe Malavoy, comédien français et fidèle de Céline, en 1944, dans la cavale du bonhomme en Allemagne. Les « Teutons » sont franchement en déroute et ont mis le déclin de leur Empire au diapason de la décadence. Entre Strasbourg et Baden-Baden, le D<sup>r</sup> Destouches — c'était le véritable nom de ce médecin écrivain — va suivre le fil de cette déchéance, en compagnie de sa femme Lucette, de son chat Bébert et de son pote acteur Robert le Vigan, un pétainiste de stricte obédience, mais surtout poser sur cette époque trouble le regard d'un observateur participant, certes, mais lucide.

Avec ces morceaux choisis, la toile narrative, initialement pensée pour un film qui n'a jamais trouvé les appuis nécessaires pour se poser sur une pellicule, offre une court-pointe sans trop de complaisance, c'est vrai, mais au rythme malheureusement saccadé et fuyant, qui nourrit toutefois habilement le



FUTUROPOLIS

Une planche de *La cavale du D<sup>r</sup> Destouches*

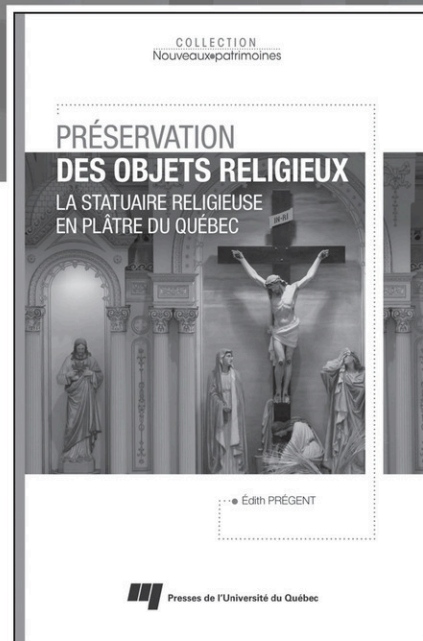
dessin et l'univers graphique chargé des frères Brizzi (Paul et Gaétan), sans doute là le meilleur côté de l'œuvre.

Le trait de ces habitués du film d'animation — qui ont bossé pour Disney récemment — est gras, tout en noir et gris, et expose avec cette justesse dérangeante tout le grotesque et la caricature des scènes et événements relatés par Céline. Il révèle également toute la complexité de ce personnage qui, sans être totalement noir ou totalement blanc, a développé sa pensée, son art dans une certaine solitude, dans une distance aux autres, mais également dans ces zones grises qui façonnent autant les monstres que les génies.

Le Devoir

LA CAVALE DU D<sup>r</sup> DESTOUCHES  
Christophe Malavoy, Paul et Gaétan Brizzi  
Futuropolis  
Paris, 2015, 96 pages

Que réserve-t-on aux objets mobiliers à caractère religieux avec l'avenir incertain des églises catholiques ?

PRÉSERVATION  
DES OBJETS RELIGIEUX

La statuaire religieuse  
en plâtre du Québec  
Édith Prigent

ISBN 978-2-7605-4493-2

2000\$ PAPIER 1499\$ PDF  
EPUB

Presses  
de l'Université  
du Québec

On a tous besoin de savoir  
POUR AGIR

Plus de  
1 400 livres  
à feuilleter  
PUQ.CA

# ESSAIS

## Femmes de conscience

Une religieuse et une athée explorent cette faculté mystérieuse qu'est notre boussole intime

LOUIS CORNELLIER



« Pourquoi, demande Marie-Thérèse Nadeau, entendons-nous si peu parler de la conscience, alors que c'est pourtant grâce à elle que l'on peut mener une vie saine, devenir acteur de sa vie morale, se réaliser comme être humain? » Dans nos sociétés de plus en plus coupées de la tradition, où les normes morales vacillent, où « les règles établies jadis ne semblent plus correspondre aux situations nouvelles, aux manières contemporaines de penser et de vivre », le recours à la conscience morale, c'est-à-dire à cette faculté de distinguer le bien du mal afin d'agir correctement, voire humainement, s'impose comme une nécessité et comme un défi.

Membre de la congrégation de Notre-Dame, Marie-Thérèse Nadeau est docteure en théologie et en sciences des religions. Auteure de plusieurs essais philosophiques éclairants sur de grands et graves sujets (la souffrance, la solitude, la vie après la mort), elle reste malheureusement méconnue hors des cercles théologiques spécialisés. Avec *La conscience, une formidable boussole*, elle souhaite, écrite, redonner ses lettres de noblesse à cette faculté qui constitue « le lieu où la dignité de l'être humain s'exprime de manière remarquable ».

Tout être humain se retrouve régulièrement dans des situations où il doit faire des choix qui engagent sa responsabilité morale. De grands principes universels (ne pas tuer, ne pas voler, respecter les autres, etc.) peuvent bien sûr servir de guides à l'action. Toutefois, l'obéissance à ces



FRANCIS VACHON LE DEVOIR

L'essayiste et chroniqueuse Catherine Voyer-Léger n'a rien d'une religieuse, mais elle en connaît un bout sur le dédale de la conscience.

règles ne suffit pas puisque ces dernières sont souvent trop générales pour éclairer la conduite dans des situations particulières. La voix de la conscience doit donc se faire entendre.

### Éducation morale

Or, reconnaît Marie-Thérèse Nadeau, cela ne va pas sans risque. La conscience n'est pas un strict fait de nature qui nous serait imparté à la naissance, une fois pour toutes. Même s'il s'agit, écrit

la théologienne, d'un « cadeau [...] offert à tous », il reste que « la moralité, cela s'apprend » et que, comme le précise le jésuite Paul Valadier, « l'être humain est éthiquement éduqué, ou il n'est pas ».

Aussi, si cette éducation morale fait défaut, ce qui est souvent le cas, la conscience peut être confondue avec le subjectivisme (chacun ses convictions) ou avec le laxisme (chacun fait ce qui lui plaît). Ce relativisme moral, explique Nadeau, est indigne



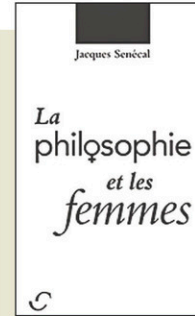
d'une conscience en quête d'humanisation et de vérité.

Il faut, insiste la théologienne, suivre sa conscience pour être libre, mais il importe tout autant de la former puisque celle-ci n'est pas « immédiatement adéquate au bien ». Pour ce faire, pour se donner des repères moraux, il faut se tourner, dans un exercice constant de réflexion, vers les normes éthiques existantes (lois, interdits, grands principes), vers le magistère de l'Église (les non-croyants, ici, sont moins concernés, quoiqu'ils puissent reconnaître des vertus morales à cette tradition) et vers les autres humains, sans qui toute délibération morale serait vaine. On pourrait ajouter, aux propositions de la théologienne, la fréquentation des grandes œuvres littéraires, sources irremplaçables de méditations éthiques.

Les lecteurs doivent être prévenus: l'essai de sœur Marie-Thérèse Nadeau s'adresse à tous, étant entendu que « point n'est besoin [...] d'être croyant ou incroyant pour ressentir en soi le besoin de bien se conduire », mais son inspiration catholique est fortement marquée. Ceux que cela énerve ne trouveront pas leur compte dans ces pages.

### Intimité culturelle

L'essayiste et chroniqueuse Catherine Voyer-Léger n'a rien, elle, d'une religieuse, mais elle en connaît un bout sur le dédale de la conscience puisqu'elle explore le sien avec franchise et style dans son blogue, dont les meilleures entrées récentes sont réunies dans *Désordre et désirs*.



ESSAI

LA PHILOSOPHIE ET LES FEMMES

Jacques Sénéal  
Cornac  
Québec, 2016, 172 pages

L'histoire de la philosophie a retenu peu de noms de femmes. Doit-on en comprendre que ces dernières sont moins portées que les hommes sur la pensée théorique? Bien sûr que non, répond le professeur de philosophie Jacques Sénéal, qui accuse plutôt les « hommes masculinistes », ces « dominants prétentieux », d'être responsables de cette situation. « Dans l'histoire des idées, écrit-il, elles sont là, mais on a effacé leurs œuvres et leur histoire. » Avec *La philosophie et les femmes*, Sénéal entend corriger cette injustice. Présentation très scolaire des grandes figures féminines, souvent méconnues, de la philosophie occidentale de l'Antiquité à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, cet essai, qui s'inscrit dans le courant du « féminisme au masculin », salue particulièrement les œuvres de Simone Weil, Hannah Arendt et Simone de Beauvoir. Il est intéressant et instructif, mais pêche par une mise en forme un peu bâclée. On a l'impression de lire des notes de cours.

Louis Cornéliier

Femme de culture, Voyer-Léger, qui se dit « un peu totale comme fille », ne fréquente pas les arts (surtout la littérature, la danse et le cinéma) pour se divertir, mais pour apprendre à vivre, mieux et plus fort. Chez elle, et c'est ce qui rend sa démarche prenante, tout est intégré: la femme privée, la critique, l'intellectuelle se nourrissent les unes les autres et ne font qu'une, dans un élan d'ensemble qui permet à la blogueuse de rendre son intimité culturelle et de donner un caractère intime à l'expérience culturelle.

« Je cherche, écrit-elle, à cerner quelque chose qui serait juste. Le modèle, chaque fois réduit, d'une pensée qui apparaît vraie, bien qu'incomplète. Un fragment d'exactitude, en équilibre sur l'instant. » Le résultat, ici, ne se distingue pas de la démarche et est réussi.

Qu'elle traite de sa relation malaisée à son corps et aux autres, de la solitude, de l'art qui éclaire la vie, d'un séjour en Haïti ou du vieillissement qui peut être une grâce pour ceux qui ont traversé l'enfance avec peine, Voyer-Léger sait allier la profondeur et la simplicité, l'intime et le collectif ainsi que la tristesse et la joie, dans un flot de conscience maîtrisé, habité par une quête éclairée du sens de la vie.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

LA CONSCIENCE  
UNE FORMIDABLE BOUSSOLE  
Marie-Thérèse Nadeau  
Médiaspaul  
Montréal, 2016, 142 pages

DÉSORDRE ET DÉSIRS  
Catherine Voyer-Léger  
Hamac  
Québec, 2016, 218 pages

ESSAI

## Le bateau libérateur ferronien

La culture populaire catholique dans l'œuvre de Ferron n'était pas sans audace

MICHEL LAPIERRE

« Je suis chrétien à raz de terre et de courte façon, n'arrivant pas à croire en l'au-delà », écrit Jacques Ferron en 1972. Du même élan, il s'affirme « dévot » du Christ mourant qui, selon l'Évangile, se sentait abandonné même par le Père céleste. Il y reconnaît le Christ symbolique et rayonnant des croix de chemin québécoises, image de « notre peuple ingénu », qui, « sans État pour lui donner mainmise sur le pays », était pourtant sûr « de sa pérennité ».

Voilà l'esprit émouvant, inusité dans lequel l'écrivain revisite la culture catholique nationale en se démarquant de ceux qui la rejetèrent indistinctement à l'époque de la Révolution tranquille à cause de son oppression obscurantiste. Dans son essai *La part du diable*, le critique littéraire Jacques Cardinal le cerne avec bonheur en disséquant le roman *Le Saint-Élias*, de Ferron, qui remonte à 1972.

Le rôle du diable, inspiré de la littérature orale populaire, va jusqu'à s'y assimiler, comme l'a discerné Cardinal, à celui du Christ qui, à la Passion, ploie sous le poids de tous les crimes de la Terre et, selon la sensibilité ferronienne, ressemble ainsi au Québec humilié. Le *Saint-Élias*, bateau construit en 1869 à Batiscan et baptisé en l'honneur du curé du village, le chanoine Élias Tourigny, permettra, d'après ce dernier, de « briser l'écrasement de notre pays », de devenir « libres » et « gens de toutes les mers du monde ».

La femme du propriétaire de ce trois-mâts emblématique, Philippe Cossette, surnommé, par défi au joug britannique, Mithridate, roi de l'Antiquité qui s'éleva contre



GÉRALD DOMON

Le village de Batiscan où a été construit le *Saint-Élias*.

« Dans *Le Saint-Élias*, le discours du chanoine Tourigny prend le contre-pied de celui qui allègue, au Canada français, le repli sur soi et le refus de l'autre »

Extrait de *La part du diable*

l'Empire romain, séduit le jeune prêtre assistant Tourigny à la paroisse de Batiscan pour enfin donner un héritier

à la fois scabreuse et cocasse exprime aux yeux de Cardinal, loin du conservatisme religieux québécois si souvent dépeint, un catholicisme populaire empreint « de miséricorde, de tolérance et de pragmatisme ».

Ferron voit dans cette religion populaire très imagée, dans cette foi du charbonnier « plus que le catholicisme ». Elle représente pour lui, devant

le conquérant britannique, protestant, uniformisateur, « une culture de revanche et de survie ».

Le romancier pourrait-il mieux résumer la chose lorsqu'il écrit: « Elle nous a empêchés d'avoir l'âme brisée? » L'apport de Cardinal à l'exégèse ferronienne est précieux. Le critique montre que le « pays incertain » est non seulement « entravé dans son devenir » mais que celui-ci est aussi le pays où règnent des « récits collectifs mystifiants et compensatoires ».

En dissociant la culture populaire, même religieuse, du

nationalisme conservateur responsable de cette illusion mortifère, Ferron insinue que sortir, grâce au *Saint-Élias*, de la prison du pays incertain ferait coïncider la libération nationale beaucoup plus qu'avec un projet politique. Elle correspondrait à un océan plein d'audaces et d'inattendus.

Collaborateur  
Le Devoir

LA PART DU DIABLE  
LE SAINT-ÉLIAS  
DE JACQUES FERRON  
Jacques Cardinal  
Lévesque éditeur  
Montréal, 2016, 330 pages

HISTOIRE

## Filer à l'anglaise en 1760

DAVE NOËL

Notre histoire regorge d'aventures à l'image de celle mise en scène par Alejandro González Iñárritu dans *Le revenant*. Les fictions historiques québécoises sont pourtant monopolisées par les petites misères du quotidien du XIX<sup>e</sup> siècle avec leurs potinages de perron d'église. Au-delà des *Filles de Caleb* et des *Belles histoires des pays d'en haut*, nous avons les odyssées de Joliet, de Radisson et de La Vérendrye qui attendent toujours d'être portées à l'écran. L'historien Joseph Gagné présente l'une de ces histoires oubliées dans *Inconquis*.

Nous sommes en septembre 1760, un an après la bataille des plaines d'Abraham: les forces françaises repliées à Montréal capitulent pour l'ensemble du Canada. La reddition comprend la région des Grands Lacs, où deux officiers refusent de jeter les armes. Ils préfèrent filer à l'anglaise en Louisiane pour échapper aux conquérants britanniques.

« Il y a de fortes chances que leurs retraites parallèles ne soient pas qu'une simple coïncidence », écrit Gagné dans cette biographie croisée. *Cela fait longtemps que l'état-major de la Nouvelle-France considère se servir de la vallée du Mississippi comme lieu de repli potentiel advenant la perte du Canada.*

Nous suivons d'abord Pierre Passerat de La Chapelle, un jeune Français de 26 ans. Ce « blanc-bec » quitte précipitamment la colonie de Detroit avec quelques centaines d'hommes. Son départ coïncide avec celui du vétérinaire canadien Louis Liénard de Beaujeu, qui abandonne le fort de Michilimakinac avec ses soldats. Les deux militaires se rejoignent par ha-

sard en plein hiver au milieu des loups et de nations amérindiennes parfois hostiles.

Après un premier contact cordial, le Français et le Canadien se disputent rapidement le commandement des troupes. Leur chicane mène à l'arrestation de La Chapelle pour insubordination. Le jeune

homme usera de tous les moyens pour dénoncer l'arbitraire de son homologue canadien. Ses lettres reproduites en annexe permettent de juger de la crédibilité des protagonistes. Elles nous font également revivre l'ambiance tumultueuse de la frontière.

En dépit de son emprisonnement, La Chapelle profitera de son séjour louisianais pour faire avancer sa carrière. Installé à la Martinique au déclenchement de la Révolution américaine, il servira d'agent de liaison entre la France et les rebelles de George Washington. Il en va tout autrement de Beaujeu, qui sort ruiné de ses huit années d'exil. À son retour au Canada, il se ralliera au régime britannique avant de s'éteindre couvert de dettes.

Solidement documenté, cet essai s'appuie sur l'abrégé du journal de La Chapelle dont l'original, autre rebondissement, aurait été détruit par une explosion volcanique au début du XX<sup>e</sup> siècle. Les vides de ce récit pourraient aisément être comblés par l'imagination d'un scénariste inspiré par cette époque bouillonnante où notre histoire dépassait le cadre étroit de la paroisse.

Le Devoir

INCONQUIS  
Joseph Gagné  
Septentrion  
Québec, 2016, 258 pages